

Le Trait d'Union



Bulletin de Liaison de l'Amicale des Anciens Elèves
du Lycée Albert CLAVEILLE et de la " PROF "



LE MOT DU PRESIDENT

N°4

DECEMBRE 1993

La Cigale
d'argent à
Charles Henri
BERTRAND



C'est avec beaucoup de plaisir que nous apprenons que notre ami Charles Henri BERTRAND maître ouvrier de l'école félibréenne du Périgord «Le Bournat» depuis 1987, vient d'être nommé maître d'oeuvre du Félibrige avec attribution de la Cigale d'Argent par le Consistoire, lors de la Sainte Estelle, fête annuelle du Félibrige qui s'est tenue cette année au Lavandou (Var).

Le Consistoire est composé de 50 majoraux nommés à vie, portant cigale d'or, ayant à leur tête le capoulier (étoile d'or à 7 branches) qui est élu pour trois ans.

Nous sommes heureux d'adresser à notre ami Charles Henri dont les récits en langue d'oc paraissent régulièrement dans le «Trait d'Union» avec nos chaleureuses félicitations, l'expression de nos sentiments très amicaux.

Le Président

Pierre SARRE D



LE MOT DU PROVISEUR

A la rentrée de septembre 1993, notre lycée accueille une nouvelle filière de techniciens supérieurs avec le BTS Constructions Métalliques.

Ainsi près d'un cinquième des effectifs de l'établissement est constitué d'étudiants scolarisés dans des classes post-baccalauréat. Cette évolution est liée à la forte demande de techniciens supérieurs sur le marché de l'emploi relayée par la volonté du ministère de développer les formations aux débouchés réels.

Ainsi les jeunes Périgourdins peuvent trouver à Claveille des cycles qui en cinq ans si tout se passe bien, les mènent de la fin de la classe de troisième,

à une formation qualifiante de technicien supérieur dans le domaine industriel.

Quatre filières sont actuellement couvertes : l'automobile, l'électrotechnique, la productique et les constructions métalliques. La première et la dernière de ces filières ont un recrutement qui dépasse largement la cadre de l'Aquitaine, ce qui donne à notre établissement un rayonnement non négligeable.

Les équipements et les travaux suivent. Lors de la prochaine rencontre traditionnelle du mois de mars, Monsieur le Chef de travaux vous fera visiter le nouvel atelier de structures métalliques. (suite en page 2)

SOMMAIRE

.Le Mot du Président

.Le Mot du Proviseur

(p1 & 2)

«CLAVEILLE»

Partenaire des entreprises

Cartes de Promo

(page 2)

.A propos de l'article

Merci Monsieur Clément

(page 3)

.Les Gaietés de l'internat

(page 4)

Un goiat de la Citat raconta

Récit en occitan

(page 5)

.Page d'Histoire Locale

"la Bataille du Lieu-Dieu"

suite et fin

(page 6)

.Le Coin des Poètes

"Sombre Nature" (page 7)

.Les Coqs de toujours

(page 8)

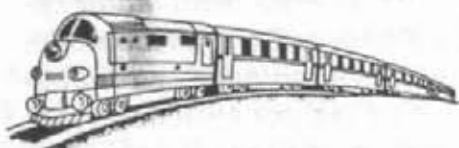
.Infos de l'Amicale

(page 8)

(suite de la page 1)

Nous faisons par ailleurs tous nos efforts afin que le secteur productique et celui de la mécanique auto bénéficient bientôt des mêmes améliorations.

Jean Marc RICHARD



«CLAVEILLE» Partenaire des entreprises

Avec l'aide de l'ANVAR, le lycée met en oeuvre cinq projets technologiques :

* PROJET GAZ DE FRANCE

En partenariat avec GDF et sous la direction de leur professeur 3 étudiants de BTS « productique » développent un projet de miniaturisation d'un équipement permettant des interventions de maintenance sur les canalisations de distribution de gaz en charge.

* IDENTIFICATION DES PASSAGES A NIVEAU

En partenariat avec la Section Equipement de la S.N.C.F., un projet inédit d'amélioration de la qualité de la gestion des passages à niveau entre COUTRAS et PERIGUEUX doit conduire à une surveillance et à la détection, depuis la gare de PERIGUEUX, de tous les passages à niveau en défaut.

* BANC D'ESSAIS DES RELAIS Q 552

ET BANC D'ESSAIS DES COMPRESSEURS

Chaque année, l'établissement de maintenance du matériel de la S.N.C.F. reçoit des étudiants des sections de Techniciens Supérieurs pour des stages industriels. Cette année, deux sujets concernant la ventilation des voitures Corail (relais Q 552) et les compresseurs de climatisation ont été proposés à des étudiants de Claveille et feront l'objet de réalisations conjointes Lycée/S.N.C.F.

* PROJET TELEMECANIQUE

Pour son propre besoin d'enseignement, le lycée souhaite s'équiper d'un système didactisé d'enrouleur-dérouleur de bande de papier. M. MESTUROUX et une équipe d'étudiants T.S. « Electrotechnique » mettent au point ce projet avec l'aide de la Télémécanique très intéressée.

Gilles RICHARD



CARTES de PROMO

N'hésitez-pas à nous faire parvenir vos anciennes cartes de promo. (une photocopie convient). Nous les publierons dans les prochains numéros du «Trait d'Union».

On ne rendra jamais assez hommage à des professeurs tel que Monsieur CLEMENT.

Je félicite Monsieur J. GRELLETY d'y avoir pensé.

Ceci me remet en mémoire ceux qui furent parmi les plus anciens «Profs» de la «Prof». Ceux qui en 14-18 remplacèrent les jeunes mobilisés avec un dévouement remarquable.

Je voudrais ici, saluer la mémoire de quelques uns : Monsieur BRAQUET qui enseignait le français et la musique en première année. Il accompagnait son cours de solfège et de chant avec un vieil harmonium à soufflet souvent percé par quelque crétin. Pardon Monsieur BRAQUET mais on vous aimait bien.

Je pense à Monsieur GARRIGUE prof de français, précieux et distingué nous apprenant à «articuler» et bien parler. Il fallait l'entendre réciter quelques passages de vieux auteurs. Ah les métamorphoses de Beuserade ! Qui s'en souvient ? et pourtant quel «savoir» il inculquait à ses élèves.

Je pense à Monsieur LAPORTE rentré de la guerre et qui officiait en Français et Histoire-Géo aux 3ème et 4ème A.M. Il avait un style à lui, «imagé» et quelquefois «vert», mais quel Prof ! Ses cours

étaient un régal et on en retenait l'essentiel. Pour ma part j'ai pensé bien souvent à lui en lisant un auteur ou en constatant, dans mes voyages, que ses cours de Géographie avaient servi à quelque chose.

Et puis tout de suite après la guerre il y eut Monsieur FAUREL qui fut à l'origine de notre Amicale et qui manageait l'équipe des «Coquelicots». Prof de Math et de Physique Chimie, il a formé plusieurs générations de futurs ingénieurs.

N'oublions pas Monsieur DUPRE prof de Math en 4ème A.M., le bouillant Monsieur DUPRE que nous appelions familièrement «Laius» parce que disait-il, un bon croquis ou une bonne formule valent tous les laïus du monde.

Et notre professeur d'Anglais Monsieur NAFRECHOUX que nous avons irrévérencieusement baptisé «Bamboula». Pourquoi ce surnom ? Tout simplement parce



qu'il nous avait fait abonner à un journal scolaire Anglais dont le titre était «Bamboula Hospital».

Enfin il faut aussi rendre hommage aux professeurs féminins remplaçant les hommes mobilisés : Melle MAZURIER, Melle BLOU etc... qui avaient bien du mérite d'enseigner à des élèves souvent turbulents pour ne pas dire plus.

Que mes camarades les plus anciens se souviennent, c'était aux temps heureux de notre prime jeunesse. Mais où sont les neiges d'antan !

Jean Paul René POMEYROL
Promotion 1918-1923



C'était au temps des sorties de quinzaine. Il s'en passait alors des choses à l'internat. Les souvenirs sont très forts. Jean GRELLETY raconte :

Les pensionnaires entrés à la «PROF» le 1er octobre 1941 devaient affronter de multiples difficultés. Les cours avaient lieu rue Victor Hugo, mais l'internat resta au début à St Georges (actuelle caserne des CRS). Il fallait donc effectuer deux allers et retours quotidiens à travers les rues de la ville, quel que soit le temps.

Rapidement nous tentâmes d'agrémenter ce long parcours par quelques coups de sonnettes aux portes d'entrée cotoyées. Le temps que l'occupant sorte courroucé, nous étions passés. C'étaient les grands, à l'arrière de la longue file, qui supportaient les violentes admonestations. Aussi employèrent-ils rapidement des moyens brutaux mais convaincants, afin de faire cesser ces plaisanteries de mauvais goût.



Bientôt nous prîmes possession de l'ancien séminaire transformé un certain temps en hôpital par les nécessités de la guerre. C'était rustique mais somptueux; comparé aux vieux locaux de St Georges. Nous avions même le chauffage central au charbon ! Presque du sybaritisme à l'époque

Il en allait tout différemment pour la nourriture. Les années 1942 et 1943 restent dans mon souvenir comme un long cauchemar obsessionnel de victuailles. Nos jeunes appétits n'étaient que bien rarement satisfaits. Les repas péchaient à la fois par la quantité et la qualité.



LA POMMADE AU SAINDOUX

C'est ainsi que la consommation de pain fabriqué avec de la farine frelatée me provoqua un prurit spécifique : «la gale du pain». Les démangeaisons, notamment aux articulations étaient insupportables. J'alertai ma mère qui consultant un homme de l'art, me fit parvenir une sorte de pommade confectionnée avec du saindoux et du soufre.

Honteux de mes petites misères, j'attendais l'extinction des feux pour quitter le dortoir et m'enduire du produit que je cachais sur la chasse d'eau des toilettes. Le remède pouvait ainsi faire effet toute la nuit et la toilette du matin faisait disparaître toute trace du traitement.

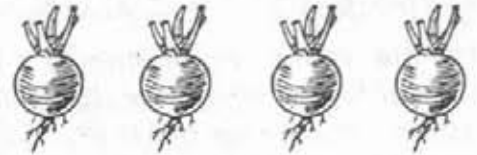
Quelques jours plus tard, je ne retrouvai plus ma boîte. Par contre, il se murmurait qu'il y avait un égoïste qui avait planqué du beurre, denrée éminemment précieuse et encore plus rare, pour se «caler les joues» en solitaire. Je me gardai bien de révéler la véritable nature de la friandise supposée. J'aurais dû alors en expliquer l'usage et m'exposer à quelques quolibets.



Les dérangements intestinaux qui suivirent me renseignèrent sur l'identité de mes condisciples qui s'étaient partagé l'aubaine. Les pensionnaires étaient si affamés, en 1942, qu'un corps gras, même d'un goût douteux, n'était pas à dédaigner !



LA REBELLION



Les rutabagas avaient le don de nous écoeurer particulièrement et revenaient souvent au menu. Ainsi le mardi gras de 1942 est resté dans ma mémoire : à midi, nous eûmes pour tout brouet, une soupe claire et un plat de ces «légumes» à la mauvaise réputation bien méritée. C'était spongieux et filandreux avec une saveur assez proche de celle d'une éponge marinant dans de l'eau sale !

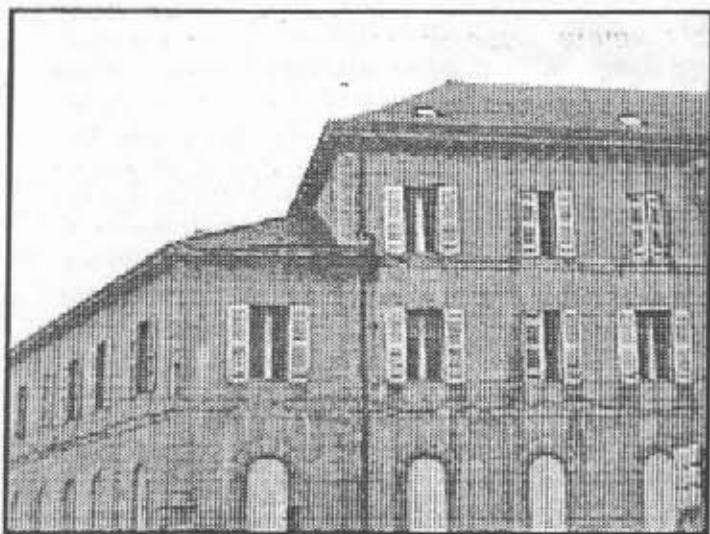
Un vent de rébellion souffla sur le réfectoire et les plats repartirent à peu près intacts. Ce ne fut pas pour plaire à l'intendant peu sensible aux traditions de l'époque carnavalesque : à 16 heures, il interdit l'ouverture des «boîtes à provisions» où nous rangions parfois quelques croustons de pain et quelques friandises ramenés de la maison à la précédente sortie de quinzaine. Le soir, totalement affamés, nous retrouvions sur la table...les plats délaissés à midi !

A la suite de cette sinistre journée, le «Conseil des Anciens» décréta qu'en cas de nourriture immangeable, les «bleus» de chaque table devaient se dévouer subrepticement pour évacuer aux WC les plus proches, en circuit court, les nourritures que nous ne voulions plus voir revenir sur la table.

Jean GRELLETY
Promotion
1941-1947



UN GOIAT DE LA CITAT RACONTA (un enfant de la cité raconte)



La gendarmeria (Plaça Franchavila) Peirigueus

Quora faguei veire l'autre jorn, l'esquissa a la pluma de la gendarmeria que venia de grafonar sus un bocin de papier, ma filha cadeta, sens lo mendre escrupule, me foieit per lo chai : «O pair! diable me pas ! cò sembla ad una vertadiera preijon ta caserna ! E pertant co es ben qui dedins que io sei nacut e qu'ai passat, per la sega, en partida ma jovença. Maugrat quela semblança austera, maugrat tamben lo long chapelet de las annadas eigrunadas, demoram enquera dins mon chap, lo sovenir d'aqueu spectacle miraudios ofert per sa façada embrasada chadan lo ser dau 14 de julhet. Ennaut de chaca fenestra i avia pendudas emd un fiau de fer, de las lanternas venicianas redondas e cilindricas. Embas, pausats sus los apoies una diesena de lampions colorats, de la gròssor d'un gobelet. N'en i avia tamben sus lo quite grand linteu dessus le portau d'entrada. En jos, dans eicussions portant simbeu simplifiat de nòtra republica e daus drapeus tricolors deiplejats. Tant leu la net tombada, brava gènt, podetz bri vos eimaginar quora totas las bogias eran'lumadas, en lur flamejada tremolanta, la beutat d'aqueu batimen. Chau vos dire en mai d'acò, que sus lo còp de las onz'oras, lo fiòc d'artifice era tirat au beu davant de la caserna, plaça Franchavila ont' eran acampats daus miliers de curios.

Mas co es subretot de la vita en comunautat d'una vintena de familhas, d'una quarantena de garçons e filhas, tos solidaris en partajar las joias, las penas, los jòcs, la diciplina donte garda la pus prigonda sovenença. N'i a gaire coma uei lo matin dau 14 de julhet sus las leias de Torni se passava la revuda de las tropas.

Qu'era un grand eivenamen una ceremonia solennala e patriotica. Co es vral que dins nòtre municpe tenian garnison 2 regimens : lo cinquantieme d'infanteria e lo trenta quatrieme d'artilharia.

Tot còqui pardi pla fasia dau monde per lo deifilat. Lo 50ème drubava la marcha, musica en teta, pei lo porta-drapeu em sa garda d'onor e sos 2 mil'òmes. Tirats per daus chavaus, los cusinas rolantas, los forgons de viures, de municions, de la crotz roja. Qu'era au torn dau 34èmè em sa fanfara, sos canons de 75, aveque lurs quelssons a municions e memamen las cusinas rolantas e los forgons, l'ensem tirat per daus chavaus. Venian apres los pompiers «los òmes dau fiòc» e tot lur fornimen: eichalas, pompas a aiga tiradas per los òmes. Los escots, en culota corta, vesta color «caca d'aucha», chapeu ponchut a large bòrd, lo grand baton en bandoliera. Tambor-major en teta, l'Avant-garda perigordina, en granda tenguda, fasia eiclatar sos culvres e rolar sos tambors. Le tambor-major era lo filh Favier, que tenia coma son pair, lo beu magasin de cotelaria de la charriera Limoiane. Lo pair se trobava eitre lo capiscol de la societat. Diable m'eicrase ! Jamai de ma vita n'ai vist son parlar en França, per lançar tant naut sa cana. Qu'era l'atirança dau jorn, quante davalava los bolevards (les bôlús) en teta de sa fanfara e que fasia vironejar sa cana a nautor dau «Cafe de Paris» e de la «Taverna» daus 2 fraires Beu, mema que jugueren au C.A Périgordin un sacrat bot de tems, coma talonor e «treis quarts» centre.

En d'aqueu tems lai, i'via a Peirigueus los famosos bolevards vertadier rendes-vos de tota la populacion lo tantôt. L'un se permenava d'ennaut-embas e d'embas-ennaut, dedins son pus brave costume. Un causava, un discutava, en tota tranquillitat. D'autreis eran sietats e consumaven a las terrassas daus cafes, taus lo cafe de Paris, la Taverna, (au jorn de uelh, la Rotonda), la



Borsa, lo Comerci ; lo grand cafe de la Comedia donte la terrassa empietava larjamen sus la plaça dau teatre avalit, que la gènt disian tamben lo teatricula per de que era pissilhot. Aura l'un pòd veire a son emplaçamen las fonts luminosas. Per ma fe, qu'era la bela eipòca !

Charles Henri BERTRAND
Promotion 1918-1921

Une belle page de civisme périgourdin :

par
Jean-Louis GALET
Promotion 1931-1937

LA BATAILLE DU LIEU-DIEU

Suite
et Fin

Résumé de la première partie parue dans le Trait d'Union n°3

Durant la Guerre de Cent Ans, les Anglais de la garnison d'AUBEROCHE se préparaient à surprendre la ville de Périgueux. Les intentions offensives de Bocglis le chef des pillards, vinrent aux oreilles des Périgourdins dont la sourde inquiétude se changea en détermination farouche. Le défi fut néanmoins porté par Bocglis. Les Périgourdins se mobilisèrent alors en nombre. Le 31 mars 1390 ils étaient prêts pour le combat.

LE COMBAT DES TRENTE-NEUF

La route fut assez longue ; les Anglais, peut-être, avaient compté sur la fatigue du chemin pour émousser le souffle des citadins. Il avait gelé blanc dans la nuit. Le vallon du Manoire paraissait plus sauvage qu'aujourd'hui ; les Périgourdins durent longer les ruines sinistres d'un ancien monastère qui pouvait leur mettre au coeur de sombres pressentiments.

Les pillards d'Auberoche, eux, s'étaient installés au repos, près de Saint-Laurent, depuis un long moment. Le champ clos, offert par la nature, au creux du val, dessinait un immense carré limité à l'Occident, par une pente abrupte du coteau, au Midi par une boucle du ruisseau et, au Septentrion, par une grande palissade à deux entrées, commises à la garde de Hérauts d'armes.

A la martiale sonnerie de trompettes, les deux troupes se docilement dans l'enclos et les Périgourdins, apercevant, mal dissimulée par les genévriers de la colline voisine, une troupe d'archers anglais, comprirent combien Pétro de Cresmieyras avait eu raison de les suivre à distance pour prévenir toute tentation de trahison.

Maintenant, la balance des forces était égale. Quand les trente-neuf cavaliers de chaque parti furent en ligne, face à face, éloignés d'une centaine de pas, les hérauts, d'un geste solennel, abaissèrent leurs gonfalons : « Laissez aller ! » crièrent-ils à pleine gorge.

En un grondement qui fit trembler le sol de la prairie la troupe s'ébranla. Alors, derrière les rangs anglais, on vit que s'avancait à pied, - car il combattait toujours ainsi -, leur chef, Lobastos, un géant de sept pieds de taille, casqué, visièrre du heaume baissée, armé d'une masse de fer colossale, hérissée de pointes aiguës qu'il faisait tourner à toute volée, par le jeu de sa force herculéenne.

D'une voix véhémence, il lança le cri de guerre de la garnison d'Auberoche, bien connu des populations qu'il terrorisait : « A la Mort ! A la Mort ! » Et ses hommes, qui approchaient des Français, le reprirent avec sauvagerie.

Alors on entendit un écho inattendu ; de la longue file des citadins, pourtant non aguerris, monta un orgueilleux cri de ralliement : « Pour la Ville, pour la Liberté, pour l'Honneur ! »

Peut-être les pillards d'Auberoche avaient-ils espéré, sinon la fuite, du moins un flottement parmi les rangs ennemis. Rien de cela ne se produisit : le choc des chevaux, poitrail contre poitrail, fut terrible. Hennissements, appels furieux, heurts des épées contre les heaumes, coups sonores parés par les écus, emplissaient de leur tapage les échos du val.



Le rang des Périgourdins se creusa dangereusement. Une masse d'arme féroce fit éclater le cimier d'Hélias de Cruce qui roula au sol, étendu roide, aussitôt piétiné par les montures affolées. Fortaniero de Vaix le rejoint bientôt et baigne dans son sang. Hélias de Viga cependant, sur les conseils du vétéran Pétro de Cresmieyras, s'attaque avec adresse aux sangles des chevaux adverses et coupe à grands coups d'épée les lanières et casques ennemis.

Pétro Gilbert, avec une audace folle, réussit à rompre les rangs anglais mais, aussitôt, douze lances transpercent sa poitrine et son cheval s'enfuit, dans le champ clos, toujours portant son cavalier qui agonise. Autres périgourdins, Pétro del Luc, Hélias de Breuns, Hélias de la Carolia, ont été frappés à la mort...

Le géant Lobastos accomplit terrible besogne. Il désarçonne les Français isolés par ses hommes, puis les écrase, au sol, de sa massue, en poussant de terribles imprécations.

Le courageux Desbarres, comprend que du chef des Anglais dépend l'issue du combat ; résolument il va l'affronter. Il met un pied à terre ; il n'a pour toute arme qu'une hache de combat mais elle se termine en pointe et croc acéré. Avant qu'il ait pu arriver à la portée de son adversaire celui-ci assène un coup de masse qui fait voler son casque en éclats.

Le Périgourdin chancelle ; pourtant, profitant de ce que son adversaire est, un bref instant, à découvert, il lui lance un violent et direct coup de pointe au visage. Le redoutable croc a écrasé et transpercé la visièrre du géant ; ainsi aveuglé, tenu à merci comme par un harpon, Lobastos, titubant, est tiré, jeté à terre : « Tu criais : mort aux miens, voilà ce qu'ils t'envoient ! » crie Desbarres, le pied sur la poitrine haletante de son ennemi ; puis, au défaut du haubert, il lui enfonce la pointe de son croc dans la gorge, faisant vomir au géant un flot de sang pourpre...

La victoire vient de changer de camp. Les soldats d'Auberoche, inquiets de ne plus entendre la voix tonitruante de leur chef, le cherche des yeux ; vainement. Grande crainte s'empare d'eux ; leurs archers, au haut de la



colline, se tiennent cois, n'osant tirer.

Les Français redoublent d'ardeur. C'est la fin, la troupe des pillards a perdu pied ; ses cavaliers tournent bride mais aucun d'eux n'atteindra l'issue du champ clos...

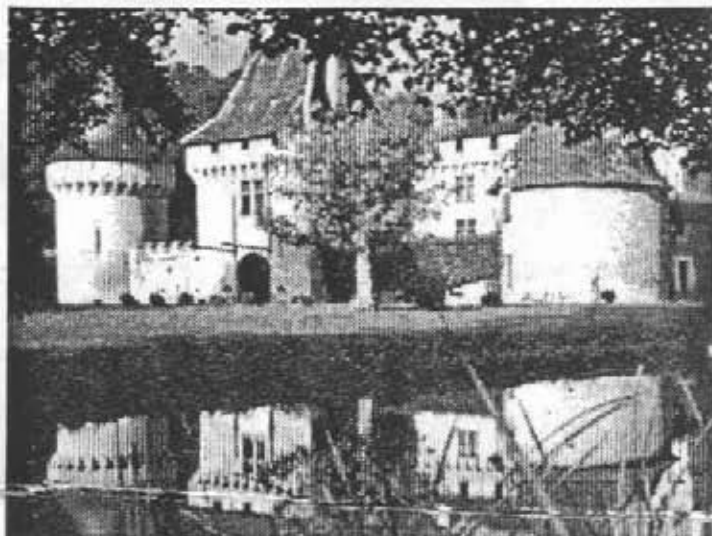
Les trente-neuf d'Auberoche expireront dans la prairie.

De la troupe de Pétro de Cresmleyras montent de folles acclamations.*

A la mi-journée, les vainqueurs sont de retour dans leur bonne ville au milieu de l'allégresse populaire tandis que carillonnent les cloches de toutes les églises de Périgueux en signe de reconnaissance envers le Ciel.

Quant au champ de bataille, arrosé du sang des rudes combattants, il conservera, en souvenir de cette journée miraculeuse, le nom de Lieu-Dieu ; il verra s'élever un castel qui apporte désormais, une note de noble élégance au creux du valton solitaire, où le Manoire serpente entre les rosiers et les roseaux..

** Tous les noms sont authentiques et tirés de la chronique.*



Le château du Lieu-Dieu se mire dans les eaux du Manoire

© Reproduction réservée.

LE COIN DES POETES

Sombre Nature

*Tous ces remembrements ne sont pas aventure,
On ne respecte plus le charme du buisson,
On supprime les clos, on brime la nature,
Ces démantèlements font passer le frisson.*

*Nous ne reverrons plus les aubépines blanches....
A l'appel du printemps, les jeunes écoliers
Ne pourront plus cueillir les timides pervenches
Ni sauter les fossés bordés de peupliers.*

*Le vieillard au pas lent, promeneur solitaire,
Le visage serein, lorsque descend le soir,
Ne cheminera plus le sentier millénaire.
On ne lui offrira qu'un vieux banc pour s'asseoir.....*

*Là, reposant ses ans, il se laissera vivre.
Son âme, cependant, ne résistera pas
Et son coeur douloureux n'y pourra point survivre,
Désolé, le bon vieux attendra le trépas.*

*Les joyeux passereaux qui peuplent la muraille
N'auront plus de refuge où protéger leur nid
Et les gais rossignols, chassés par la marmaille,
Iront chercher ailleurs pour se mettre à l'abri.*

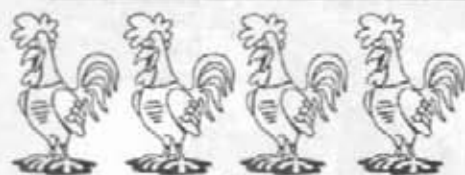
*Rien ne subsistera, pas un brin de pâture
Pour égayer le coin et nourrir les troupeaux.
Il ne restera plus dans la grise nature,
que le cri du hibou et le vol des corbeaux.*

Robert Delage.

avec l'aimable autorisation de Mme Delage



LES COQS DE TOUJOURS



Ils avaient brillé cette année-là. La fin de la saison avait été marquée par un voyage à Vichy et ses environs sous la conduite du directeur de l'époque, M. Tauveron.

Nombreux furent ceux qui défendirent avec talent les couleurs de la « PROF » et du lycée.

Parmi ceux-ci, notre camarade René Pomeyrol se souvient de Roger Launay et de Jean Corbell qui avec l'équipe de France scolaire allèrent à Cardiff jouer contre les représentants du Pays de Galles dans les années vingt.

Ceux du rugby de 1946/1947



Debout: Jean REY (PROF) - MAUTRAS - ROSELLI - BOUCHAREL -
COUTURIER - CRESCENT - BRIVE - PIAT - BORIE- GARBAY
A genoux: Y.FOURCADE - PLANCHET - PERILLAT - C.FOURCADE -
DESCHAMPS - LAROUSSELIE - LAVAL - BODIN

INFOS - AMICALE

Assemblée générale : Elle aura lieu comme les années précédentes le troisième samedi de mars soit le 19/03/94 à 17 heures au lycée.

Elle sera suivie du dîner traditionnel.

Notez d'ores et déjà cette date afin que nous nous retrouvions très nombreux.

Votre présence sera appréciée.

Armistice : Sous la Présidence de M. le Proviseur, la cérémonie traditionnelle du 11 novembre en hommage aux anciens élèves morts pour la France a eu lieu dans le hall principal du lycée.

L'amicale y était représentée par le président P. BARREDY et une délégation d'anciens.

Bienvenue : l'Amicale accueille avec plaisir trois nouveaux adhérents : MM. COUSTILLAS de Cherveix-Cubas, LASCAUD et BRETOU de Périgueux.

Venez toujours plus nombreux nous rejoindre.

Souvenir : Il y a 50 ans, le 13 novembre 1943 s'éteignait Monsieur Emile MONTAGUT. Elève de l'école du Centre et de l'Ecole Normale à Périgueux puis de l'Ecole Normale Supérieure à Saint Cloud il fut le premier directeur de l'Ecole Primaire Supérieure de Périgueux, aujourd'hui lycée Albert Claveille.

Il en assura la direction de 1910 à 1931.

Bonne Année : Au nom du Conseil d'Administration, le Président Pierre Barredy adresse à tous nos camarades, anciens de la « Prof » et de Claveille, des vœux les plus sincères pour la nouvelle année.

